

était demeuré à bout de science ; mais, quelques jours plus tard, Noll, curieux de l'approfondir, chercha, dans le carnet de maroquin, les explications qu'avait dû fournir à l'enfant le prêtre catholique de Dumbarton.

Celui-ci, pour mieux fixer, sans doute, la mémoire de la petite fille, s'était donné la peine de les écrire, lui-même, sur le cahier de Florence. Elle étaient énoncées en quelques lignes d'un style net et concis, de façon à se graver dans l'esprit de l'enfant. Toutefois quelques-unes d'entre elles parurent si étranges au jeune lord, qu'il fut obligé de les relire attentivement avant de pénétrer le sens mystérieux.

"Nous, chrétiens, nous sommes les membres vivants du Christ, notre auguste Chef. Ainsi que tous les membres d'un même corps, participant aux actes, aux pensées du chef, unis étroitement à Lui, nous participons à ses grâces et à ses mérites. Disciples fidèles, nous devons nous-mêmes participer à ses souffrances, et, suivant la parole de saint Paul, continuer en nous, à travers les âges, sa douloureuse Passion.

"La douleur, enfant, est, hélas ! le lot de l'humanité, le juste châtimement du péché. Mais considérez combien est grande la miséricordieuse bonté du Père céleste qui, en nous infligeant la punition due à nos fautes, nous donne le moyen de la convertir en un trésor inestimable.

"Jésus-Christ mourant pour nous, sur la croix, a divinement fécondé la souffrance. N'est-ce pas une consolation sans égale de penser que nous pouvons, faibles et infirmes créatures que nous sommes, coopérer au salut de nos frères ?

"Epreuves, sacrifices, douleurs, offerts à Dieu, avec le suprême sacrifice du Sauveur Jésus, sont convertis en semences de grâces qui germeront dans l'âme de ceux pour qui nous les offrons.

"La Communion des Saints, qui se continue au delà de ce monde, existe déjà sur la terre entre tous les membres de l'Eglise militante.

"Songez souvent à la puissance d'intercession que peut avoir une âme unie à Notre-Seigneur, par la réception du plus auguste des Sacrements...."

Noll demeura longtemps pensif méditant ces lignes si douces que son cœur en était secrètement attendri, si profondes qu'à les vouloir sonder, il se sentait emporté par une sorte de vertige.

Ah ! s'il avait su plus tôt le prix de la douleur, combien ses longues souffrances, demeurées stériles, auraient-elles pu porter de fruits, et de quel encouragement eût été pour lui le secours de la prière mutuelle !

Mais sa religion ne lui avait rien appris de semblable. Lorsque dans son adolescence, son esprit chercheur avait voulu étudier les dogmes du protestantisme, sous la direction du ministre anglican de Dumbarton, jamais les enseignements du froid pasteur ne l'avaient ému comme ces phrases simples, tracées par la main d'un humble missionnaire. Aucun des livres philosophiques ou religieux aux pages desquels, vainement, il avait demandé d'opposer la certitude aux doutes, qui troublaient son âme inquiète, ne lui avait donné de telles assurances.

Cependant, il n'osait y ajouter foi.

Il ne savait que si peu de choses du catholicisme ! Il avait fallu l'arrivée de Florence, au manoir, pour qu'il en fût question autour de lui ; et encore si fugitivement ! La paisible Ethel Stone ne recherchait guère les controverses religieuses ; lady Augusta haïssait, d'instinct, la religion du Français qui lui avait pris sa fille ; et l'insouciance quelque peu sceptique de Gerald ne se préoccupait, semblait-il, d'aucune croyance.

Quant à Flor, qu'aurait-elle pu lui en apprendre ? Les points de doctrine au sujet desquels elle l'avait, de loin en loin consulté, n'offraient pas, entre eux, une corrélation assez suivie pour lui servir de jalons, et les légendes pieuses qu'elle lui contait parfois avec une naïve conviction, tout en l'intéressant, le faisaient sourire, comme ces jolis contes bleus à l'aide desquels les aïeules, aux cheveux de neige, bercent et endorment les babies.

Noll referma le cahier avec impatience.

Jusqu'où les divagations de son cerveau fatigué l'entraînaient-elles, ce soir-là ?

Depuis des siècles, les lords de Kilmore avaient embrassé et défendu la Réforme, et jamais, avant Flora Ruthwen, — une femme, créature faible et crédule, — aucune défaillance ne s'était produite parmi eux. Ne croyait-il donc plus ce qu'avaient cru ses pères ?... N'était-elle plus la sienne, cette religion pour laquelle ils avaient guerroyé, avec le froid courage et l'obstination propres à leur race ?

Quelques lignes imprégnées d'un troublant mysticisme, lues au hasard, par curiosité ou désaveu, suffraient-elles à changer sa foi ?... Auraient-elles le pouvoir de l'amener à rompre la chaîne des traditions du passé, à entrer en lutte, en désaccord irrémédiable avec les membres survivants de sa famille ?... Quelle absurdité !...

Haussant les épaules, il essayait de se railler lui-même de sa faiblesse. Pour se ressaisir, il eût voulu marcher, s'agiter, secouer, par le mouvement, cette importune hantise. Mais ses jambes, inertes

toujours, le tenaient là, cloué, immobile, livré à la pénible obsession de ses pensées.

Un volume de George Fox, le célèbre doctrinaire, le fondateur de l'austère secte des quakers, se trouvait sur son bureau, à portée de sa main : il y chercha avidement quelque preuve qui le raffermît dans sa croyance ébranlée.... une seule.... une seule.... et il s'y raccrocherait avec une énergie désespérée.

D'un bout à l'autre, il eut la constance de lire l'indigeste et soporifique ouvrage, les citations bibliques et leurs froids commentaires. Il ne fit pas grâce d'un alinéa. Le temps passait ; Brice, inquiet de n'être pas sonné à l'heure accoutumée, était venu, plusieurs fois déjà, épier discrètement le jeune maître, sans que son pas l'eût arraché à l'absorbante recherche.

Le sommeil n'effleura pas un instant les paupières de Noll, durant cette laborieuse lecture, au bout de laquelle, découragé, il laissa tomber le livre qui avait trahi son attente.

Les phases sonores et creuses de Fox le laissaient plus indécis, plus malheureux que jamais. Pas un des points mystérieux, dont il avait espéré soulever le voile, ne se trouvait éclairci.

Tandis que le prêtre catholique affirmait, avec une magnifique assurance, son sublime espoir, le quaker n'avancait, à l'appui de sa thèse chagrine, que les décevants "peut-être" du doute.

Et Noll, véritablement angoissé, revint, mouvement presque inconscient, au petit cahier de Flor, dont il tourna, d'une main nerveuse, les feuillets.

Au verso de l'un d'eux, faisant suite aux considérations du religieux quelques mots seulement étaient tracés au haut de la page blanche. Il reconnut l'écriture de Florence.

"O bon Jésus de ma Première Communion, avait écrit l'enfant, je serais contente de souffrir beaucoup pour vous, et pour qu'en échange l'oncle Noll devienne catholique, pour que ses pauvres jambes guérissent !...."

Un flot de larmes aveugla Olivier Ruthwen, lorsqu'il eut achevé de lire la naïve prière.

Là où sa philosophie hésitait et raisonnait, la candide conviction de la petite fille avait percé les voiles du mystère.

—Flor ! généreuse et chère petite Flor, s'écria-t-il, oubliant qu'il était seul et que, depuis bien des heures, l'enfant reposait dans son lit blanc, pareil à un nid de cygne ; ce que tu as voulu faire pour le pauvre Noll, c'est Noll, le déshérité, qui le fera pour toi ! Grand Dieu ! supplia-t-il à mains jointes, de tous les bonheurs qui m'ont été refusés, que je ne connaîtrai jamais, faites sa part plus large et son cœur plus content....

Il s'arrêta, saisi.

Ne venait-il pas, sans y songer, d'un élan irraisonné, mais irrésistible, et avec une foi profonde, de prier selon l'esprit de la doctrine catholique ?....

Le lendemain, tandis que Florence étudiait à côté de lui, il lui dit doucement :

—Prête-moi ton catéchisme, mignonne.

Avec un regard un peu étonné, elle le lui passa, et, tout à coup, une secrète et profonde joie, gonflant son cœur, la fit pâlir.

Noll Ruthwen venait d'ouvrir le divin petit livre au premier chapitre et lisait avec une attention recueillie.

.....  
Juin mettait sur les fleurs écloses un ensoleillement radieux lorsque vint la Première Communion de Florence Dally.

L'enfant était entrée en retraite avec un bonheur grave et recueilli. Elle semblait ne plus appartenir au monde extérieur, et, à la vive contrariété de lady Augusta, se tenait maintenant à l'écart des visites et des réceptions.

Les exercices religieux absorbaient la majeure partie de son temps. Deux fois par jour, les prédications de la retraite l'appelaient à la petite église de Dumbarton, et ce n'était plus Archie Brice qui seul, l'y accompagnait.

Noll s'y faisait conduire avec elle. Il avait dû faire un violent effort sur lui-même, pour rompre sa captivité volontaire et se résoudre à donner en spectacle, au public, sa douloureuse infirmité. Mais, par dévouement pour Flor, que n'aurait-il pas enduré ? Et il sentait si bien que, sans l'avouer, l'affectueuse petite créature aurait souffert d'un complet isolement en ces jours bénis où les enfants de toutes les familles, pauvres ou riches, se voient entourés d'un redoublement de tendresse et de sollicitude.

Brice arrêta la voiture au seuil même de l'étroite chapelle, et, tandis que la fillette, lestement descendue, gagnait sa place proche de l'autel, le jeune lord demeurait en dehors du sanctuaire, comme le publicain de l'Evangile regardait, de loin, le Tabernacle aux portes d'or, entouré de cierges aux clartés d'étoiles, qui prenait pour lui, de plus en plus, une singulière attirance.